**Carole Fleuret**

**Les élèves allophones nous obligent à sortir d’une pensée normalisante**

Dès mon tout jeune âge, j’ai été sensible aux langues et aux cultures autour de moi. Mon grand-père, arrivant de la Macédoine du Nord (Macédoine dans l’ex-Yougoslavie), a peuplé mon enfance de musique, d’odeurs et de rituels qui m’ont fait découvrir ce que recouvre la dimension interculturelle et sa richesse. C’est donc sans surprise que j’ai orienté mes études dans cette voie et que je me suis dirigée vers un doctorat en éducation, plus précisément, en didactique des langues secondes. Durant mes années de scolarité en France, je constatais à quel point le français avait une place de choix au détriment des autres langues parlées. J’avais des amis qui parlaient turc, portugais, arabe et il m’apparaissait profondément injuste qu’ils ne puissent pas parler leur langue à l’école. En effet, c’était pour moi de l’ordre de l’évidence, du naturel, de pouvoir disposer de plusieurs répertoires comme le faisait mon grand-père! Cette pensée normalisante à l’égard des langues où seul le français avait une reconnaissance m’a beaucoup dérangée et me dérange encore. Autour de moi aussi je voyais toutes sortes de malentendus culturels, de regards inquisiteurs et de jugements sur les élèves allophones. Avant même de les rencontrer, ils étaient jugés parce qu’ils étaient différents. Et pourtant, chaque enfant que j’ai croisé acceptait la situation et vivait des échecs scolaires, à cause d’un lexique soi-disant pas assez développé en français.

Ils faisaient preuve d’une telle résilience!

J’ai quitté la France en 1995 pour m’établir au Québec, et plus spécifiquement à Montréal où j’ai réalisé mes études doctorales. Comme orthopédagogue, j’ai travaillé en classe d’accueil (UPA2A) pendant huit ans. J’agissais aussi à titre de personne-ressource auprès des enseignants. Cette expérience migratoire m’a fait grandir et m’a aussi confrontée à des cultures scolaires que je ne connaissais pas et m’a permis de ressentir, d’une certaine façon, ce que pouvaient vivre ces enfants. Cependant, le changement de système éducatif ne conduit pas forcément à une autre façon de penser ni de considérer la diversité. J’ai eu droit moi aussi au jugement et au regard inquisiteur de certains enseignants, mais jamais de la part des élèves. Certains d’entre eux arrivaient du Maroc, du Cameroun ou de la Côte d’Ivoire et ils me disaient que je parlais comme leurs parents, que j’avais le même accent. Ces enfants venus d’ailleurs étaient authentiques, ils ne jugeaient pas, ils soulignaient simplement un point de similitude avec quelque chose qui leur était familier. Durant les séances où ils étaient avec moi, ils m’apprenaient des mots en arabe, en peul ou en swahili; j’adorais ces moments de partage où personne ne cherchait à être supérieur à l’Autre, mais plutôt à connaître l’Autre; chacun avait sa place. Mais en dehors de ma classe, ils ne devaient parler qu’en français et ils l’acceptaient avec le sourire. Quelques fois, ils s’autorisaient à parler l’arabe durant la récréation, mais c’était de manière discrète et cachée, car ils n’en avaient pas toujours le droit...

Dans le cadre d’une recherche en classe d’accueil à Montréal (Québec), je devais administrer une passation, au mois de septembre, qui consistait en l’écriture de mots en orthographes approchées. Je présente l’activité à un élève turcophone de 1re année (CP) en lui expliquant qu’ils devaient écrire les mots que je lui dictais. Il commence à écrire le mot *macaroni* et, là, il s’arrête et me dit qu’il sait qu’il y a un point sur le /i/, mais il hésite parce que dans sa langue on utilise des trémas et que c’est presque pareil! Je suis restée abasourdie par l’analyse interlangue que venait de réaliser cet enfant de 6 ans, par ce travail intelligent réalisé sur les langues. Je me suis dit que c’était un véritable gâchis intellectuel que de ne pas autoriser ces enfants à prendre appui sur leur répertoire langagier pour apprendre le français et que tous nous passions à côté de quelque chose d’important − le partage. Mais, une fois encore, tous les enfants que j’ai côtoyés dans le projet étaient, souriants, gentils et aucun d’entre eux n’a montré le moindre ressentiment à l’égard du statut qu’on leur accordait ou que l’on accordait à leur langue par rapport au français.

En Ontario, province frontalière du Québec où je travaille maintenant, la situation demeure la même et je dirais qu’elle est même plus exacerbée, car le français y est minoritaire (environ 5% de la population est francophone). Les langues des élèves sont interdites dans l’enceinte scolaire; il faut savoir qu’il y a un grand pourcentage d’immigrants dans les écoles francophones, cela permet qu’elles restent ouvertes. Cependant, de façon timide, mais réelle, les choses commencent à changer. Là encore, le comportement des élèves est le même, c’est-à-dire qu’ils sont souriants, résilients même s’ils vivent une double, voire une triple minorisation (être immigrant, appartenir à une minorité visible et parler une autre langue que les deux langues officielles ou encore une langue des Premières Nations).

En somme, ces différents exemples soulignent à quel point les élèves allophones nous élèvent, car ils nous obligent à sortir de cette vision normalisante de la langue, pour penser autrement le rapport à l’Autre, aux langues et aux savoirs. Ces enfants nous font grandir, car à travers leur histoire, leur parcours migratoire, il y a cette résilience qui les caractérise et qui fait appel au plus grand respect. Peu importe le pays ou le système éducatif, ils demeurent vrais, authentiques et nous donnent une véritable leçon de vie quant au caractère humain des expériences que nous partageons avec eux. C’est avec une grande humilité que je les regarde évoluer, grandir et il me semble rédhibitoire d’envisager la diversité comme un problème plutôt que comme une richesse. C’est pour la même raison que je n’utilise jamais la locution i*ssu de,* car c’est une façon de dire à ces élèves qu’ils sont différents, pas dans la norme. Les élèves allophones sont victimes des stigmates qu’on leur attribue, d’une forme d’altérité qui repose sur le simple fait qu’ils sont différents.

Les élèves allophones font partie de notre réalité aujourd’hui et il est nécessaire de changer nos représentations à leur égard. Le rôle de l’école, des éducateurs est capital et un travail de sensibilisation doit être fait durant les formations initiale et continue pour mieux accompagner ces élèves dans leurs besoins et surtout pour leur laisser la chance de montrer qui ils sont. Un travail important est à faire en tant que société, mais, je garde espoir...